



Noir horizon

Je me suis levé, sans trop savoir l'heure qu'il était. J'étais fatigué, très fatigué. Je n'avais pas assez dormi. C'était impossible à cause du froid. J'en avais marre de me retourner dans tous les sens. J'avais gardé mes vêtements, chaussettes, pantalon, t-shirt, pull, et même le blouson. Ça ne suffisait pas. L'air glacial s'était engouffré dans l'appartement depuis bien longtemps. Telle une sangsue, il avait pénétré mon corps et sucé mes moindres poches de chaleur. Trois semaines qu'on nous avait coupé l'électricité. Plus de lumière, plus de chauffage. Même les couvertures avaient déserté ma carcasse amaigrie. Aimée avait tiré dessus et j'avais pas osé en reprendre un bout. Quant aux deux dernières qui restaient, j'en avais recouvert les corps de Félix et de Justin, endormis sur le second matelas. J'ai allumé le portable pour lire l'heure. Il était 7h58. Finalement, j'avais dû m'endormir un peu, je pensais qu'il était plus tôt. Avant de me rendre dans la cuisine, j'ai attendu que mes yeux s'habituent à la pénombre. Je suis allé prendre les gâteaux et j'ai réveillé les garçons. Eux aussi dormaient tout habillé, sans leur blouson toutefois. Je les ai secoués doucement. Félix a de suite ouvert les yeux et s'est redressé.

- C'est l'heure mon fils. Il faut aller à l'école, lui ai-je dit.

Justin, lui, n'a pas bougé. J'ai caressé son visage et secoué son épaule pour le réveiller.

- Justin, allez ! réveille-toi !

Il a grogné légèrement et a tourné la tête.

- Réveille-le, ai-je dit à Félix, il faut partir.

Je n'avais pas le courage de le faire. Ça me faisait mal au cœur, il faisait si froid. J'ai entendu Félix rabrouer son frère, je l'ai vu lui ôter les couvertures. Justin s'est alors retourné et a donné un coup de pied à son frère tout en l'injuriant.

- Faut que tu te réveilles, papa l'a dit, a lancé Félix du haut de ses neuf ans.

Ils se sont disputés et j'ai haussé le ton pour les arrêter. Puis Arhimba s'est mise à pleurer. Les yeux encore fermés, Aimée a sorti un sein lourd de son boubou et a commencé à la nourrir. Même s'il y avait une chambre, on avait pris l'habitude de dormir tous ensemble dans le salon depuis la coupure d'électricité. Les garçons avaient peur la nuit dans le noir.

Nous avons marché tous les trois en silence. Une petite pluie fine rendait l'air humide et la nuit ne voulait pas céder la place au nouveau jour. Les températures n'étaient pas très basses - il n'y avait pas de givre sur les voitures - mais ça faisait depuis si longtemps que le froid s'était logé dans mon corps que je grelottais sans cesse. Félix, son cartable sur le dos, filait vite devant pour raccourcir le temps. Justin m'avait donné la main et traînait pour avancer. Je savais qu'ils avaient faim, quelques gâteaux dans le ventre, ça n'était pas grand chose. Et nos repas étaient si maigres. Leur silence était aussi insupportable que des paroles de reproche. J'étais leur père et je n'arrivais pas à les nourrir convenablement. Heureusement, l'école n'était pas loin. Même sur le trottoir, les phares des véhicules nous éblouissaient.

Arrivés devant les grilles, Félix a pris la main de son frère et ils se sont éloignés sans se retourner. C'était mieux ainsi, qu'aurai-je pu leur dire ? Monsieur Patrick, le directeur, est quelqu'un de bien. Il m'a donné un vélo que j'ai utilisé pendant un certain temps. Maintenant, il y a un problème avec le dérailleur. J'ai bien essayé de le réparer, mais je n'ai pas réussi. Ils sont bien à l'école, Félix et Justin. Pourtant, il y a cette menace qui plane sur eux. Monsieur Patrick n'en parle pas, pour ne pas m'inquiéter, mais je sais que la police recherche les enfants de gens comme moi. Elle va dans les écoles, entre dans les classes et embarque les garçons et les filles devant tous les autres. Elle les enferme d'abord dans un centre puis les met dans un avion et les expulse vers le pays. Des hommes et des femmes qui s'en prennent aux enfants, ce n'est pas bien. Dieu les jugera.

Les garçons s'habituent peu à peu à leur nouvelle vie. Ici c'est dur pour eux. Ils ont quitté leurs amis et leur terre si vite. Tout cela à cause de moi.

Nous avons marché longtemps pour rejoindre « les papillons blancs ». Moi devant et Aimée derrière, Arhimba accrochée à son dos. Par-dessus son boubou, elle portait une parka bleu marine, terne, qui la protégeait tant bien que mal du froid. Moi, j'étais habillé comme les Français. Pour chercher un travail, c'était mieux, et puis ça évitait de trop sentir l'air glacial. On a longé les longues avenues, balayées par le vent et le bruit assourdissant des voitures. Des avenues semblables les unes aux autres. D'ailleurs, tout se ressemble dans cette ville, les rues, les maisons, les bâtiments. On est arrivés au foyer en milieu de matinée. Les murs blancs n'étaient plus très blancs, mais à l'intérieur, c'était très propre et on voyait que les peintures avaient été refaites peu de temps avant. La directrice nous a accueillis, le sourire aux lèvres. Une sorte de grimace que j'ai toujours vu depuis sur son visage. Elle a insisté sur le règlement du foyer. J'avais le droit de venir l'après-midi, mais au moment du repas, il fallait que je parte. Aimée ne disait rien, pourtant je voyais bien qu'elle était contente. Moi aussi d'ailleurs, malgré le sourire figé de la directrice. Je n'avais plus à me demander comment les nourrir, elle et les enfants. Finies pour eux, les longues heures à grelotter. On nous avait expulsés, mais le juge avait demandé à ce qu'ils soient, tous les quatre, relogés en foyer. Aimée m'avait raconté comment l'audience s'était passée, tandis que moi je préférais rester caché. C'était si compliqué ces histoires de papiers. Heureusement, il y avait l'avocate qui s'en occupait. J'ai visité la chambre. C'était pas grand, plusieurs lits dans la même pièce, et pas le droit de la décorer. Peu importe, l'essentiel était d'avoir un toit. Moi aussi, j'avais fait une demande pour trouver une place en foyer. Mais il fallait que j'attende, pour l'instant il n'y avait rien.

Je me suis retrouvé seul dans la rue. Heureusement, pour le premier jour, j'avais eu le droit de manger avec ma femme. La directrice m'avait accordé cette faveur et m'avait fait savoir que ce serait la seule et dernière fois. J'étais satisfait quand même d'avoir le ventre plein. Sinon je pouvais aller au Resto du cœur, mais ça ne servait à rien. Comment aurais-je pu faire cuire maintenant des pâtes ou une boîte de conserve ? Des personnes que j'avais croisées là-bas m'avaient dit qu'à une époque ils servaient de vrais repas, mais cela faisait bien longtemps que c'était fini. Même démunis, il fallait aujourd'hui avoir une gazinière ou un réchaud, un endroit pour cuisiner. Je me suis rendu alors à la première agence d'intérim que j'avais repérée. Je voulais absolument trouver un travail, d'autant plus qu'Aimée m'en voulait de la priver de tout. C'est vrai, au pays on vivait bien, on avait une maison, je ramenaient de l'argent. Quand je suis arrivé en France, je m'inquiétais sans cesse pour elle et les enfants. Je savais qu'ils allaient s'en prendre à eux, se venger. Moi ici, je ne pouvais rien faire. Ça me rongeaient de l'intérieur, des nuits entières sans dormir. Les miliciens du gouvernement venaient la harceler, lui demander où j'étais caché. Je n'arrivais plus à la joindre au téléphone. Je priais pour qu'il ne leur arrive rien. Je suis resté deux mois sans nouvelles, jusqu'au jour où mon oncle m'a annoncé qu'ils arrivaient en France.

La jeune femme a regardé ma carte, puis m'a demandé de remplir les formulaires. J'avais le cœur qui battait plus fort qu'à l'accoutumée, mais bon, ça se passait bien. J'ai pris alors mon temps pour écrire. Je voulais m'appliquer, lui montrer que mon écriture était belle – au pays, tout le monde me complimentait quand je prenais un stylo – que j'étais capable de bien manier le français, mais c'était pas la peine. Il y avait juste à remplir les cases, pas de place pour la littérature. Puis, elle m'a dit qu'on m'appellerait parce que pour l'instant il n'y avait rien. A l'agence suivante, ce fut pareil, les mêmes formulaires et les mêmes réponses. Je n'avais déjà pas le moral au beau fixe mais maintenant je commençais à désespérer. Malgré tout, il fallait continuer, y croire quand même. C'est pourquoi je suis entré dans le bureau de la troisième agence. Une grande pièce, avec peu de décoration. Juste une plante

verte et une immense photo de forêt. La secrétaire m'a observé bizarrement. Dans les deux premières agences, l'accueil qu'on m'avait réservé n'avait certes pas été particulièrement chaleureux, mais là j'étais observé comme un malpropre. Elle a palpé ma carte de séjour dans tous les sens et j'ai senti mes jambes chanceler, mon cœur taper si fort dans la poitrine que j'étais persuadé qu'elle l'entendait. J'ai eu peur qu'elle se rende dans une autre pièce pour téléphoner à la police. J'ai rempli les formulaires aussi vite que possible et je suis sorti. J'ai couru et je suis allé me réfugier dans une rue adjacente, là où elle ne pouvait plus me voir. Mais pourquoi donc avais-je écouté Amédée. Tout le monde se fait faire une fausse carte de séjour, m'avait-il dit. C'est comme ça qu'on trouve du travail. Je peux te prêter 100 euros que tu me rendras plus tard. Je pensais aussi à Matthieu, ce Français qui venait au collectif des mal-logés. Lui aussi m'avait prêté 100 euros. Comment pourrai-je les rembourser si je ne trouvais pas de travail ? Tous ces soucis me rendaient fous. J'avais envie de retourner au pays, de voir ma mère et de mettre ma tête sur ses cuisses. C'est ce que je faisais quand enfant j'avais du chagrin. Elle me caressait le visage, me parlait doucement. Mon cœur s'apaisait alors et je parlais retrouver les autres. Maintenant j'étais seul, personne sur qui poser ma tête. Même pas Aimée qui me reprochait la vie que l'on menait. Machinalement, j'ai regardé l'heure sur le portable. C'était le moment d'aller chercher les enfants à l'école.

Monsieur Patrick est venu vers moi pour me parler.

- Voilà, a-t-il dit, nous avons des problèmes avec Félix. Il est très violent. Aujourd'hui, il s'est bagarré avec un autre garçon de la classe, lui a donné des coups de pieds. Quand je lui fais une réflexion ou que je lui demande de se mettre au travail, il me répond avec insolence. Je sais bien que votre situation est difficile, mais votre épouse et vous devez lui parler. J'aimerais voir votre femme, vous pouvez lui dire ?

J'ai marché longtemps pour atteindre le foyer. Il ne pleuvait plus, mais déjà la nuit était tombée sur la ville. Je me suis demandé comment aborder le sujet avec Félix. Il marchait devant moi, son frère à côté de lui. Je leur avais donné les derniers gâteaux du paquet ouvert le matin et ils mangeaient en silence. Soudain, Félix s'est retourné et m'a demandé :

- Tu nous emmènes au Mac-Do samedi ? Les autres de l'école, ils y vont souvent.

- Je vais voir voir.

- Tu dis toujours ça.

Aller au Mac Donalds, c'était pas grand chose. Même ça, je ne pouvais pas leur offrir. Je sentais au plus profond de moi une immense douleur. Je n'avais qu'une envie, disparaître, mettre un terme à tout ça, ne plus souffrir. La route n'en finissait pas. L'air glacial brûlait mes oreilles, mais je m'en moquais. Je me sentais si seul. Comme ceux d'Aimée, les yeux de Félix me lançaient des reproches. J'étais quand même soulagé de les savoir tous les quatre au chaud. En visitant le foyer, Félix et Justin ont retrouvé le sourire. Il y avait une salle de jeux, un salon avec la télé. Des repas réguliers les attendaient. Aimée aussi avait le sourire aux lèvres.

- Tu vas dormir où ? m'a-t-elle demandé.

- T'en fais pas, Matthieu et Amédée m'ont proposé d'aller chez eux.

Alors que les enfants jouaient dans la salle, nous sommes montés dans la chambre. Aimée a couché Arhimba dans un couffin. Je l'ai observée un instant, tout son corps tremblait. Par moment, elle poussait des soupirs, mais elle dormait profondément. Soudain, j'ai pris le portable et j'ai appelé l'avocate. Je n'avais plus beaucoup d'unités, mais je voulais absolument avoir des nouvelles. Je suis tombé sur son répondeur et j'ai laissé un message pour qu'elle me rappelle. Ma première demande d'asile avait été rejetée et elle avait fait un recours. J'attendais depuis plusieurs semaines et la décision n'était toujours pas tombée.

A dix-huit heures, j'ai quitté le foyer, c'était l'heure du repas. Le fait de me retrouver seul comme ça en plein cœur de l'hiver, ça m'a fait beaucoup de mal. J'aurai pu me rendre chez Amédée ou chez Matthieu. Juste une ou deux nuits, histoire de me retourner. Je n'ai pas eu la force. A quoi bon, je n'aurai pas été une bonne compagnie. Au moins tout seul je n'embêtais personne. Il me restait les foyers d'urgence. J'ai erré dans la ville en évitant soigneusement de regarder les passants dans les yeux. J'avais l'impression que ma honte et ma déchéance se lisaient sur mon visage. Je me suis arrêté à la première cabine téléphonique et j'ai composé le 115. Il n'y avait plus aucune place en foyer, j'appelais trop tard. Que faire ? Où aller ? Je n'avais pas encore faim, mais tout doucement le froid bien humide

commençait à me glacer les os. C'est alors que le portable s'est mis à sonner. Mon frère m'appelait du pays, il venait aux nouvelles. Je n'ai pas eu le courage de lui avouer où j'en étais. Je ne pouvais pas. Nous avons parlé de ma situation administrative, de celle d'Aimée et des enfants. Le fait que nous vivions comme des rebuts, ici dans ce pays riche, il ne pouvait pas comprendre, lui qui n'avait jamais quitté le continent africain. C'était déjà si dur de vivre si loin de chez soi. Je lui demandai comment allait la famille, ma mère. Une de mes sœurs allait se marier. Cette nouvelle me remplit de joie. Je pensais à mon père qui aurait tant aimé assister aux épousailles de l'une de ses filles. S'il était encore parmi nous, il lui aurait proposé sans doute de lui construire sa future maison, lui l'entrepreneur en bâtiment. Il lui aurait offert en cadeau de mariage. Durant sa vie, il avait construit tant de maisons. Pour des amis, des étrangers, des commerçants. Même pour un membre du gouvernement. Il n'avait pas pu refuser. Il était agacé car il ne voulait pas faire de politique. Et pourtant cet homme l'avait obligé à prendre la carte du parti et à devenir le secrétaire de la cellule du quartier. Ainsi quand le président ou un chef d'Etat étranger venait dans la capitale et passait dans le quartier, il organisait le défilé, les acclamations et les danses. Il n'aimait pas ce rôle que le parti du gouvernement lui faisait jouer. C'est pourquoi il avait démissionné. J'étais un jeune garçon à l'époque. Pourtant je revoyais encore mon père en larmes devant les flammes qui léchaient notre maison. Quelques années plus tard, il m'a raconté pourquoi les soldats étaient venus ce jour-là et avaient arrosé d'essence les murs de notre habitation. Il voulait que je sache comment agissent le président et ses hommes.

Pendant que je pensais à mon père et à ma famille restée au pays, mes pas m'ont entraîné jusqu'à la gare. Je suis passé sous l'immense horloge et j'ai été alors emporté par le flot des voyageurs qui se précipitaient vers la sortie. J'ai senti aussitôt un courant d'air glacial piquer ma nuque, mon visage et mes oreilles. Comme beaucoup de personnes sans tickets, j'ai franchi le portillon automatique en me collant contre le corps d'un jeune homme bienveillant. J'ai emprunté l'escalier pour descendre sur le quai. Un train attendait sur une voie. Je n'ai pas cherché à savoir s'il partait ou s'il restait là toute la nuit. Je m'en fichais. Je voulais juste éviter de passer la nuit en plein froid. J'ai observé longuement autour de moi les mouvements. La lumière était si faible que je suis monté sans inquiétude dans un wagon en écartant les battants d'une porte. Je me suis étendu sur une banquette. J'étais très fatigué et souhaitais m'endormir rapidement. Mais il faisait si froid dans ce compartiment – pas autant que dehors mais presque – que je n'y suis pas arrivé. Et puis j'avais trop de choses en tête. J'en arrivais à penser que tout était de ma faute. Pourquoi avais-je donc pris la carte du parti de l'opposition ? Comme ma mère, mes frères et sœurs et moi étions démunis depuis que mon père avait pris une autre femme, j'en rendais responsable le président et son parti. Je n'arrivais pas à en vouloir à mon père, les images de la maison en feu revenaient sans cesse dans ma tête. Celles de la fusillade aussi. Nous étions des milliers sur la place à acclamer le discours du chef de l'opposition. Soudain les soldats sont arrivés. Je pensais qu'ils venaient pour encadrer et surveiller, comme d'habitude. Mais aussitôt, ils ont tiré sur la foule. Les manifestants placés non loin de la tribune tombaient comme des mouches. Avec d'autres, je me suis enfui et suis allé chez mon oncle. Je ne suis pas retourné chez moi, c'était bien trop dangereux.

D'abord, j'ai entendu des pas qui résonnaient dans le compartiment. Puis la peur est venue, une angoisse terrible. Je n'ai pas bougé, je suis resté allongé et j'ai attendu.

- Tiens, en v'là un, ai-je entendu. Lève-toi.

Je me suis assis et j'ai vu dans la pénombre quatre hommes en uniforme. Ils portaient tous une matraque longue et un revolver.

- Papiers, a dit l'un d'entre eux en projetant la lumière intense de sa lampe sur mon visage.

De l'une des poches de ma veste, j'ai sorti l'autorisation provisoire de séjour. L'agent l'a prise et a pointé la lumière dessus.

- Bon cette fois ça va. Mais on veut plus te revoir, a-t-il fait.